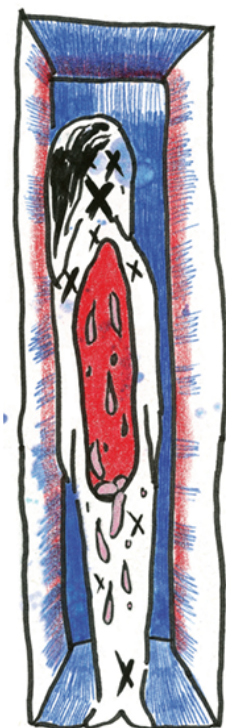


**Coriolan
Ardouin**

Poésies complètes



LEGS ÉDITION
Collection Classique

COLLECTION CLASSIQUE

CLASSIQUE

Sous la direction de Dieulermesson Petit Frère

Coriolan Ardouin

Poésies complètes

Notes et commentaires de

Émile NAU

LEGS ÉDITION

La première publication de *Poésies complètes* date de 1881

Coriolan Ardouin
Poésies complètes
Classique

D'après l'édition de 1916
© Imprimerie de l'Abeille

ISBN : 978-99970-71-03-3
Dépot légal : 19-06-373
Août 2019
Bibliothèque nationale d'Haïti

Collection Classique
Sous la direction de Dieulermesson Petit Frère
Dossier : *Émile Nau*

Illustration : © Frédérique Blaise
(frederique.francillette@gmail.com)

© 2014, 2019 LEGS ÉDITION

www.legsedition.net

NOTE DE L'ÉDITEUR

À la question *par quoi doit commencer un jeune lecteur*, Dany Laferrière, éminent écrivain haïtien admis à l'Académie française en 2013, répond par les classiques. Lire les classiques. La grande question aujourd'hui n'est pas si Dany Laferrière a raison ou pas, mais quel usage a-t-on fait de nos classiques ? De là surgit notre responsabilité envers nos aînés.

L'idée de reprendre les livres classiques de la littérature haïtienne est venue après un constat. Au moment où l'on parle de réforme du système éducatif haïtien et d'une promotion de la lecture, tout ce discours est vain si les livres ne sont pas disponibles à bas prix et surtout en bonne qualité. Écrire pour les jeunes est une tâche très délicate. Et c'est Daniel Pennac, écrivain français né au Maroc, qui le dit lui-même. Voilà pourquoi la qualité de l'œuvre est très importante.

Dans cette optique, nous prenons plaisir à rééditer l'ensemble des poèmes de Coriolan Ardouin sous le

titre *Poésies complètes*, au pluriel. Refusant le singulier de l'édition de 2005, pour rétablir le titre original de celle de 1881, publiée par un neveu du poète.

Ardouin, décédé en 1835 à l'âge de 23 ans, n'avait pas publié de recueils. Ce n'est que deux ans après sa mort que *l'un de ses amis intimes*, Émile Nau lui rend hommage dans *Reliques d'un poète haïtien*, texte retrouvé aujourd'hui dans les archives de la Bibliothèque nationale de France et dont un extrait est reproduit en guise de dossier de la présente édition.

Coriolan Ardouin, éternel jeune poète, doit être pour son pays ce qu'Arthur Rimbaud est pour la France ou ce qu'est Emile Nelligan pour le Canada. Revisiter ce poète n'est pas une vaine démarche. Ainsi cette édition veut rétablir la véritable œuvre d'Ardouin, car la seule version disponible dans nos écoles est loin de rendre hommage au poète. Manque de rigueur de la part des éditeurs, des décideurs et des ministres de l'Éducation nationale ? Les accusations sont multiples. LEGS ÉDITION, n'étant pas dans l'éloge des débats infructueux, republie les poèmes de Coriolan Ardouin, en format poche, pour adolescents et adultes, haïtiens et étrangers, afin de rendre à ce remarquable poète ce que la littérature lui doit.

Wébert Charles, M.Sc.

Poésies complètes

À Ignace Nau

Mon ami! Quand l'orage gronde,
Quand l'éclair éblouit nos yeux
Et qu'une obscénité profonde
Confond la terre avec les cieux,
Sous le nuage qui les voile
Il ne scintille aucune étoile,
Et les oiseaux n'ont point de voix !
La foudre éclate dans les bois !

Ami ! Quand l'ouragan soulève
Les flots écumeux de la mer,
Et qu'ils s'élancent sur la grève
Ou volent se briser dans l'air
Tant que n'a cessé la tourmente
Jamais la gondole riante,
Au bruit des rames n'a glissé
Sur l'océan bouleversé !

Ah ! Lorsque la douleur comme un cancer nous ronge,
Quand le dard des soucis, hélas ! Dans nos cœurs plonge,
Et que notre avenir en un pâle lointain
S'obscurcit à nos yeux ou vacille incertain,
Attendons qu'il nous luise un rayon d'espérance,
Et poètes souffrons, dans l'ombre et le silence !

Le sommeil de l'enfant

Sur sa natte de jonc qu'aucun souci ne ronge.
Ses petits bras croisés sur un cœur de cinq ans
Alida sommeille heureuse ! Et pas un songe
Qui tourmente ses jeunes sens !

Ce cœur sans souvenirs, cette âme que ne ride
Nulle pensée humaine, et ce tendre souris
Que l'ange eût envié, cet air pur et candide,
Ces douces, ces paisibles nuits,

Sont aux enfants ! L'enfance est l'onde bleue et claire
Qui dort au pied d'un roc dans son bassin d'argent :
Que font l'humble flot les vents et le tonnerre
Et les soupirs de l'Océan.

La jeune fille

*J'entends la voix de mon bien-aimé,
le voici qui vient sautant sur les mon-
tagnes et bondissant sur les côteaux.*

Cant. des Cant. Chap. 2

Pour l'avoir vu, je souffre et je ne puis dormir ;
Mon sommeil s'évapore en amour, en soupir,
Car depuis, je ne vois sur mes flots que sa voile !
Je ne vois dans mon ciel briller que son étoile !

Lorsque la houe en main, je m'en vais dans les bois,
Lorsque sous le palmier, je m'arrête et m'asseois,
Toujours il m'apparaît et poursuit ma pensée !
Ou, i par la brise ainsi la liane est bercée,
Sous le feuillage ainsi l'oiseau poursuit l'oiseau,
Ainsi l'ange apparaît à l'enfant au berceau.

Hier soir, il était venu sur la colline
Et de loin, j'entendis sa douce mandoline ;

Mais je n'ai point ouï d'ici ce qu'il chantait.
Oh ! serait-ce mon nom ? Oh ! Si son cœur battait

Pour moi ! Beau colibri, sur tant de fleurs écloses
Promène tes couleurs, baise toutes les roses
Dont le jardin s'émaille et ne vole jamais
Au souci, la fleur d'or renblème des regrets.

Seule assise en ce lieu, vous rêvez, jeune fille !
Vous êtes dans le ciel une étoile qui brille ;
Où donc projetez-vous vos doux et purs rayons ?
Sur la source isolée ou sur le haut-haut des monts ?

Rêvez-vous au printemps ? Rêvez-vous à votre âge ?
Est-ce à l'oiseau qui chante ? Est-ce au flot du rivage ?
A ce vent embaumé de l'essence des fleurs
Rêvez-vous ? Rêvez-vous au plus pur des bonheurs.

Au bonheur d'être aimée et d'être jeune et belle ?
Ou bien votre âme est sombre et se désole-t-elle ?
Peut-être pensez-vous qu'il n'est qu'une saison
Pour briller en ce monde, et qu'au pâle horizon

L'étoile d'or se couche, évanouie, éteinte ?
Oh ! soit que votre cœur exhale une plainte
Soit qu'il se berce enfin des rêves les plus doux
Je vous aime, et l'objet de mes rêves, c'est vous.

Une matinée

*Un fleuve sortait d'Éden pour
arroser le jardin.*

Genèse, chap. 2

Il a plu cette nuit, et la brise est plus douce
Et l'oiseau semble mieux sautiller sur la mousse
Et les arbres verdis portent des diamants
Que suspend la rosée à leurs rameaux flottants.

Fraîche, riante et belle
La campagne étincelle
Sous des paillettes d'or ;
Et la forêt immense
Au vent qui la balance
Soupire un vaste accord.

Le beau fleuve ! voyez le fleuve, comme il coule
En de longs plis d'azur son onde se déroule,
Et des bambous touffus en dôme entrelacée
Étendent des deux bords leurs rameaux balancés.

Cora ! ta pirogue rapide
Arrive et t'appelle à son bord !
Apporte à l'espagnol avide
Ces paillettes et ces grains d'or.

Et le fleuve reçoit la gentille indienne
Avec son panier d'or
Et Nolisco gravit le sommet d'un vieux chêne
Pour la revoir encor.

Nolisco voit la barque, et la barque avec grâce
Glisse sur les flots bleus,
Et le sillon d'argent que sur l'onde elle trace
Étincelle à ses yeux.

La danse

La plaine

I

Quand l'éternel fardeau des ennuis de la ville
Nous pèse ; quand l'esprit qui se traîne servile
Veut secouer sa fange et marcher libre et pur,
Que le ciel est de brume et sans un coin d'azur,
Que l'onde est sans murmure et dans l'argile coule,
Que le soupir du vent cède au bruit de la foule,
Comme un oiseau, lâché dans le bleu firmament,
Le poète ouvre l'aile et s'envole en chantant.

II

Il aime la vallée
L'ombre et le flot léger
De la source isolée ;
Il suit toute une allée
De saule ou d'oranger.

C'est le trou qui bêle
Aux luisantes toisons,

C'est la folle hirondelle
C'est la dalle où ruisselle
L'eau qui descend des monts.

Ce sont des chants d'ivresse
Qui se mêlent au vent,
C'est la fumée épaisse,
C'est le moulin que presse
La roue en tournoyant.

C'est le bœuf qui rumine,
C'est le conteur du soir
Pinçant la mandoline ;
Elle pleure, Améline
Et gémit au manoir !
C'est la tonnelle ombreuse.

À un ami

La foule est sensible au vieux toit qui s'écroule,
À l'oiseau qui s'envole, au murmure de l'eau ;
Et pour elle le monde est toujours assez beau ;
Mais nous qui ne brûlons que de la pure flamme,
Mon ami, notre monde est le monde de l'âme.
Tout n'est que vanités, que misère et douleurs ;
Le cœur de l'homme juste est un vase de pleurs.

I

*Ma vie est devenue ennuyeuse, je m'aban-
donnerai aux plaintes et je parlerai
dans l'amertume de mon âme.*

Job, Chap. 10

La tristesse n'est pas une fleur du jeune âge.
La brise vole et chante, et baise le feuillage,
La rose vient d'éclore et le Cygne d'amour
Glisse sur les flots bleus où se mire le jour.

Tout est joie et plaisir dans le cœur du jeune homme !
Il s'emplit des parfums dont la brise s'embaume,
Et comme sur le lac le beau cygne qui fuit
Laisse à peine un sillon que la lame détruit,

Il glisse sur la vie et nage à sa surface,
Cette vie, océan qui gronde et qui s'amasse,
Qui compte mille écueils, et qui n'a pas un port
Où la vague écumante, un jour calme, s'endort !

II

Oh ! si mon cœur est plein de larmes, d'amertume,
Comme une onde de sable, ou comme un ciel de
[brume,
C'est que je n'ai connu que peines et douleurs,
C'est qu'enfant je n'ai bu qu'un lait mêlé de pleurs,

C'est que le jour fatal où m'a souri ma mère,
Dans la chambre voisine, on couvrait d'un suaire
Le cercueil de mon frère ! oh ! j'ai bien vu depuis !
J'ai passé, l'œil ouvert et mouillé, bien des nuits !

Depuis, j'ai vu mourir à quinze ans père et mère
Tout le miel a tari, reste l'absinthe amère.

Les Betjouannes

*Quand vous verrez que les filles de
Silo sortent pour danser avec les flutes,
alors vous vous élançerez des vig-
nes, et vous enlèverez pour chacun sa
femme, et vous vous nierez au pays
de Benjamin.*

Les Juges, dernier chapitre

*Un négrier sur l'Atlantique
Courait sans lumière et sans bruit.
Ignace Nau, Poésies inédites*

La danse

Comme une fille demi-nue
Laisse les ondes d'un bassin,
La lune que voile une nue
Sort de l'océan indien.

Joyeuse, la mer sur la grève
Vient soupirer avec amour ;
Le pêcheur en sa barque rêve
À ses gains ou pertes du jour.

Au loin les brunes Amirantes
Avec leurs sandales, leurs dattiers,
Brillent sur les eaux murmurantes
Ainsi que l'île des palmiers.

Spectacle ravissant ! Nombreuses
Comme les étoiles des cieux
Les Betjouanes gracieuses
Dansent à fasciner les yeux !

Voyez l'éclat de la lune
Étinceler leurs bracelets ;
Oh qu'elles sont belles chacune
Admirez-les, admirez-les !

Les sons du tambour retentissent
Et vont dans la forêt bien loin
Se perdre ; les lions rugissent
Aux alentours, mais c'est en vain.

La Betjouane se balance,
Reculé, vient, reculé encore ;
Mais cette fois elle s'élance
Et plane au-dessus du Sotor ;

Et les mains battent en cadence.
Et mille harmonieuses voix,
Douce musique de la danse,
Se prolongent au fond des bois.

Dancez, jeunes filles d'Afrique !
Tandis que vous chantez en chœur.
Dancez ! La danse est poétique ;
La danse est l'hydromel du cœur.

II

Chant de Minora

"C'est le son du tambour", dit-elle,
"Que m'importe à moi le tambour,
"Qu'importe à la lionne une ombre fraîche et belle,
"Si le lion n'est alentour !

"Apprends-moi mon fleuve limpide,
"Apprends-moi mon bleu Koûranna,
"Sous quels cieux ton onde rapide
"A vu l'amant de Minora.

"Il est parti malgré mes larmes ;
"Il est parti son arc en main ;
"A-t-il trouvé la mort ? a-t-il trouvé des charmes
"Ingrat ! Sur quelque sol lointain ?

"Désormais errante et pensive,
"J'irai m'exiler au désert.
"Le malheur m'a touchée, et pauvre sensitive ;
"Je ferme mes feuilles à l'air !

"Apprends-moi mon fleuve limpide,
"Apprends-moi mon bleu Koûranna,
"Sous quels cieux ton onde rapide
"A vu l'amant de Minora ? "

Puis, suivant du regard le fleuve dans la plaine,
Elle contemple encore son cours majestueux,
Lui, si calme et si bleu, lui dont l'onde sereine
A vu tant de climats, passé sous tant de cieux.

III

Le bain

Baignons-nous ! Baignons-nous, dit l'une,
Et toutes ont dit : baignons-nous !
Les feux paisibles de la lune
En se mêlant aux flots, rendent les flots plus doux.

Et c'est Minora la dernière
Qui laisse de ses reins tomber le beau santal,
Comme l'astre des nuits, reine brillante et fière,
Attend que chaque étoile ait montré sa lumière
Pour faire luire au ciel son globe de cristal.

Le Kouëranna gémit d'ivresse
En entendant glisser sur ses ondes d'argent,
Ces vierges que dans sa vieillesse,
Il ose encore aimer comme aime un jeune amant.

DOSSIER

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1812 Naissance de Gustave-Léonard Coriolan Ardouin le 11 décembre à Petit-Trou de Nippes. Fils de Suzanne Léger et d'Alexis Ardouin. Issu d'une famille de onze enfants dont Beaubrun et Céligny qui furent historien et homme politique. Il a fait ses études à l'Institution Jonathas Granville. Enfant de malheur, l'histoire rapporte que le jour de sa naissance un papillon noir posa sur son berceau et son grand frère âgé seulement de deux ans agonisa dans une chambre voisine.
- 1824 Enfant mélancolique, tout comme sa poésie l'exprime, sa vie est pareille à une tragédie. Il avait seulement douze ans quand il perdit son père. Peu de temps après, la mort emporta une de ses sœurs aînées.
- 1828 Mort de sa mère. Déboussolé, accablé par la douleur, il se jeta dans les bras consolants d'Emma, une amie de sa sœur qui lui procura les délices de l'amour. La mort l'emporta. Le jeune Coriolan se retrouva

seul. Peu de temps après, il fit la rencontre d'Amélia Sterlin.

- 1835 Le 27 mai, il épousa Amélia Sterlin. De cette union naquit un enfant qui, malheureusement, n'a pas survécu. Il mourut au berceau. Et cinq mois plus tard, la femme mourut d'une maladie de poitrine. Etre secret et solitaire, de santé fragile, contaminé par la tuberculose, incurable à cette époque, affaibli par la douleur et le deuil, il mourut le 12 juillet à Port-au-Prince, à l'âge de 23 ans.
- 1937 Publication de ses poèmes à titre posthume par Émile Nau sous le titre de *Reliques d'un poète haïtien*.

Reliques d'un poète haïtien

Émile Nau

Je viens rouvrir une tombe fermée depuis longtemps. En 1835, un de nos jeunes poètes qui était à ses premiers essais, mourut à la fleur de l'âge. J'étais de ses amis les plus intimes ; nous avons étudié et vécu ensemble, depuis notre enfance. Dans nos confidences littéraires mutuelles, l'échange était fort inégal ; je lui apportais le produit de mes pénible efforts, de la prose brute, et lui me donnait en retour des perles de poésie. Heureux les poètes ! car je pense ainsi de quiconque a reçu la moindre parcelle du don céleste de la poésie. Mais cette parcelle, si minime qu'elle puisse être, il faut qu'elle soit de bon aloi.

Coriolan Ardouin possédait le feu sacré. Mais avec sa vie interrompue trop tôt, se sont éteintes de brillantes promesses et de chères espérances. Que n'eût-il vécu quelques années de plus pour la joie et l'orgueil de notre amitié et pour l'honneur de son pays ! Il ne songeait pas encore à la publicité quand il disparut. Il laissa plusieurs cahiers de vers qu'il avait faits comme études. Il brûla le premier où se trouvaient les compositions de son plus jeune âge.

C'était le bégaiement de la muse. Des autres qui contiennent ses essais les plus sérieux, un seul est en

ma possession. C'est de cet écrin que j'avais tiré les petites pièces précieuses, Alaïda, Le Départ, Mon Age, pour les donner au public peu de temps après le décès du poète. Délicates fleurs déposées sur sa tombe depuis près de dix-huit ans et qui ne se sont pas fanées. On me permettra de reproduire cette gracieuse petite peinture de l'enfant qui dort sur sa natte de jonc.

*Sur sa natte de jonc qu'aucun souci ne ronge
Ses petits bras croisés sur un cœur de cinq ans,
Alaïda sommeille heureuse et pas un songe
Qui, tourmente ses jeunes sens !*

*Ce cœur sans souvenirs, cette âme que ne ride
Nulle pensée humaine, et ce tendre souris
Que l'ange eût envié, cet air pur et candide,
Ces douces, ces paisibles nuits.*

*Sont aux enfants ! L'enfance est l'onde bleue et claire;
Qui dort au pied d'un roc dans son bassin d'argent.
Que font à l'humble flot les vents et le tonnerre,
Et les soupirs de l'Océan ?*

C'est d'une éternelle fraîcheur. Mais remarquez-le bien, une teinte de tristesse se mêle à ce sourire si pur. La tristesse ! Voilà le mal incurable de l'âme du poète. Il n'est en rien semblable à ce tourment des grands maîtres de la pensée, Chateaubriand ou Byron, qui ne

leur fait voir que déceptions dans ce monde et les porte à s'en prendre à tout ce qui les entoure, de ce qui les agite ou les oppresse. Il s'agit de moins ici. C'est un humble jeune homme qui se sent individuellement malheureux, qui croit que lui seul souffre. De douloureux pressentiments l'assiègent, et il n'a pas espoir de vivre. Alors, il est triste et il désespère. Mais si, au contraire, il eût entrevu quelque chance de durer un peu sur cette terre, il eût aimé la vie et en eût chanté les joies, au lieu de répandre son cœur presque à tout venant en plainte amère et en poésie de deuil.

Quelle profonde amertume en effet qui corrompt pour lui les plus belles choses et transforme tout miel en absinthe ! Il ouvre le Cantique des Cantiques, et quand il arrive à se réciter les versets les plus voluptueux de cette hymne orientale et sacrée : « Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle. Tu m'as ravi le cœur. Tes lèvres distillent le miel. Tu es un jardin ferme, une source close, une fontaine cachetée. — Lève-toi, brise, viens. Que mon bien-aimé vienne dans son jardin et mange de ses fruits délicieux ». Il songe à une amie qui lui avait ravi le cœur et qui est morte.

Sa tombe s'élève sur une plage isolée. Des orangers l'ombragent et la mer, tout près, y gronde jour et nuit. Il choisit pour épigraphe des vers que je vais transcrire, ces premiers mots du dernier verset : Lève-

toi brise ! et cette brise de fête et d'amour devient bientôt un vent qui pleure en soufflant sur la tombe d'Emma.

*Emma lorsque tous deux assis dans une yole ;
Nous voguions sûr les mers, mon front sur ton épaule
Et le tien sur mon cœur, oh ! c'étaient de beaux jours !
Tu me disais voyant courir les blanches lames,
Tandis que s'élevaient et retombaient les rames :
Écoutons soupirer la brise des amours !*

*Depuis nous avons vu s'écouler bien des choses,
Le soir a détaché du rosier bien des roses !
Et cette brise, Emma, si douce sur les flots,
Je l'entends aujourd'hui pleurante et solitaire.
Ah ! si l'on peut encore entendre sous la terre :
Écoutez soupirer la brise des tombeaux !*

Quelquefois, dans une pièce, comme dans celle qu'il adresse à son âme, un seul vers, court, rapide ainsi qu'une lueur dans une nuit obscure, exprime une velléité de s'encourager à vivre. Comparant son âme à un saule pleureur, il lui dit : « redresse tes rameaux ; mais pas plus que le saule, son âme ne se redresse ».

*Toujours des pleurs, mon âme, et jamais un sourire!
Et pourquoi ne peux-tu que gémir sur la lyre*

*Et chanter des douleurs ?
En ce monde il n'est rien qui t'enivre ou t'enflamme !
Ni l'étoile du ciel, ni l'amour de la femme,
La brise, ni les fleurs !*

*Saule pleureur penché sur les ondes du fleuve,
Comme on voit sur le marbre une plaintive veuve,
Redresse tes rameaux !
Regarde cheminer le fleuve de la vie;
Au lieu de s'y traîner, que ta branche fleurie
Se mire dans les flots !*

*Après tout, c'est la mort, la mort que rien n'étonne !
Ozama, Meschasbé , Sénégal[e] , Amazone
Meurent dans l'Océan !
Ils ont beau sillonner la surface du monde,
Ils rencontrent toujours la mer sourde et profonde ;
Comme nous le néant !*

Voilà comment dans la pensée de notre poète au moindre effort pour surmonter son désenchantement de l'existence succédait, soudainement et sans aucune transition, l'obsession de ses noirs pressentiments.

Mais, cependant, dans le cours de ses dernières années, il lui est arrivé d'avoir comparativement une période assez longue de calme et de tranquillité de cœur. Il croyait même, à certains moments, avoir

atteint le bonheur. Il aima de nouveau. Aimer pour les créatures privilégiées, c'est vivre. Ne sont-ce pas, en effet, les poètes qui ont décrit ainsi l'amour : c'est la vie ? Il avait fait vœu de recevoir de la main de Dieu celle qui devait être son épouse; Ainsi disait le serviteur d'Abraham. « Fais donc Seigneur que la jeune fille à laquelle je dirai : baisse, je te prie, ta cruche afin que je boive, et qui me répondra bois, et même je donnerai à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac, et, avant qu'il eût achevé de parler, voici Rébecca ». Coriolan fit sa rencontre heureuse dans un bal. Sa prédestinée s'appelait Amélia Sterling. Ils se devinèrent en se voyant ; leur passion mutuelle et soudaine éclata dans leurs premiers regards ; ils comprirent qu'ils s'aimaient déjà avant de se le dire. Il en était heureux jusqu'à l'exaltation. Elle était belle, douce, angélique. Ainsi nous la dépeignait-il, avant que nous l'eussions vue, et il disait vrai. Elle était telle qu'il l'avait rêvée avant de la connaître, brune, à la taille élancée, aux grands yeux noirs, aux lèvres violettes, à la chevelure noire et abondante, à la voix tendre et caressante. Nous nous en réjouissions pour lui, parce que ses inquiétudes mortelles s'étaient tout à coup apaisées et qu'il était devenu gai et content. Il se faisait fête d'épouser au plus vite cette fiancée de son cœur; car au plus fort de sa joie et de sa sécurité, il concevait de subites

alarmes sur de vagues craintes de malheur qui lui avaient traversé l'imagination. Du jour qu'ils s'étaient aimés, ils étaient devenus inséparables. Une circonstance vint bientôt mettre à l'épreuve cette union de tous les instants. La jeune fille était appelée à St-Marc près de ses parents. La distance qui allait les séparer n'était que de quelques lieues et l'absence devait être de courte durée. Mais c'était la première absence. À l'heure du départ, Coriolan la conduisit jusqu'au rivage et la vit s'embarquer les larmes aux yeux et après lui avoir fait les plus touchants adieux :

*Le vent frais de la nuit fait palpiter les voiles,
Le marin sur les mers t'appelle Amélia!
Vois comme ton esquif est couronné d'étoiles.*

Dieu te ramènera,

*O vague ! ne soyez qu'une mourante lame
À la nef qu'embellit la brune qui s'en va !
La nef l'emporte en vain : âme, sœur de mon âme*

Dieu te ramènera.

*Hélas ! adieu ! St.-Marc, étonné de ses charmes,
La prendra pour un ange et se prosternera !
Moi je reste, et je pleure. Oh ! pourquoi tant de
[larmes ?*

Dieu la ramènera.

Amélia revint. Mais depuis son retour un mal sourd la minait. Elle dépérissait ; les violettes de ses lèvres et de ses joues se décoloraient ; ses beaux grands yeux noirs s'éteignaient. Tous ses traits respiraient une morne langueur. Cependant, les apprêts du mariage commencés se poursuivaient. La maladie faisait ses progrès rapides et les noces, étaient prochaines. J'ai assisté à cette triste fête de famille où la fiancée se traîna péniblement au pied de la table qui servait d'autel. Elle semblait plutôt parée pour des obsèques que pour des noces ; et quand le prêtre eût fini de bénir leur union, elle était pâle et brisée. Puis, elle mourut peu de jours après.

La mesure était comblée, le coup trop foudroyant pour qu'il se relevât, le pauvre jeune homme. Quel malheur et quel désespoir ! Aussi n'y survécut-il pas longtemps ? Les derniers vers qu'il écrivit avant de s'éteindre sont déchirants. Ce sont les plus tristes adieux que l'on puisse adresser à un monde où l'on a souffert de toutes les peines du cœur. Répétons-les et terminons ainsi ce souvenir de funérailles.

*Pauvre jeune homme âgé de vingt-un ans à peine,
Je suis déjà trop vieux. Oui l'existence humaine
Est bien nue à mes yeux.
Pas une île de rieurs dans cette mer immense !
Pas une étoile, d'or qui la nuit se balance*

Note de l'éditeur	5
-------------------	---

Poésies complètes

À Ignace Nau	9
Le sommeil de l'enfant	11
La jeune fille	12
Une matinée	14
La plaine	16
À un ami	18
Les Betjouannes : La danse	21
Chant de Minora	24
Le bain	26
Les Boschimans	28
Le départ du Négrier	31
Florianna la fiancée	33
La brise au tombeau d'Emma	38
Le Pont-Rouge	39
Pétion	41
À Amélia	44
Mila	45
Mariani	55
À mon âme	58
Moi-même	60

Dossier

Repères chronologiques	63
Reliques d'un poète haïtien	65
Quelques commentaires de la critique...	91

Dans la même collection :

Georges Sylvain, *Confidences et Mélancolies*

Etzer Vilaire, *Le Flibustier*

Etzer Vilaire, *Les dix hommes noirs*

Ignace Nau, *Le lambi et autres nouvelles*

Ignace Nau, *Poésies*

Oswald Durand, *Poèmes choisis*

Émeric Bergeaud, *Stella*

Antoine Innocent, *Mimola ou L'histoire d'une cassette*

Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION

26, Delmas 8, Haïti

Dépot légal : 19-06-373

Août 2019

Bibliothèque nationale d'Haïti

ISBN : 978-99970-71-03-3

Ce qui rend vivante la poésie d'un Coriolan Ardouin, c'est moins son attaché au passé que le sens du partage qui porte le poète à se pencher sur le malheur des autres et à dénoncer toutes les formes d'aberration. A cet égard, Coriolan Ardouin, passé comme une comète dans l'histoire de la littérature haïtienne, a droit à la reconnaissance de la postérité...

Dr. Eddy Arnold Jean

Coriolan Ardouin est né à Port-au-Prince le 11 décembre 1812. Ses textes ont été publiés pour la plupart dans la Revue des Colonies. Il meurt en 1835 à 23 ans.

Illustration : Frédérique Blaise

LEGS ÉDITION

ISBN-13 : 978-99970-71-03-3

Troisième trimestre 2019

